

Carlos Reygadas

Philippe Gajan

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

Number 163, September 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (2013). Carlos Reygadas. *24 images*, (163), 45–45.

Carlos Reygadas

Japón en 2002 fut une véritable révélation. Trois longs métrages plus tard (*Batalla en el cielo*, *Lumière silencieuse* et *Post tenebras lux*), certains se posent pourtant encore la question : Reygadas est-il un cinéaste hanté ou un habile coureur de festival ? Parions sur la première piste, la seconde ne tenant tout simplement pas la route, tant on n'imagine pas une telle intensité au service d'un objectif banal.

Entre ciel et terre, entre grotesque et sublime, grâce et perdition, ombre (ténèbres) et lumière, le plus dreyerien (mais aussi buñuelien) des cinéastes contemporains déploie un cinéma parfois généreux, traversé d'éclairs de beauté et d'innocence, parfois brutal, violent, marqué par la laideur du monde, souvent les deux à la fois. Un cinéma tourmenté, qui oscille constamment entre deux extrêmes et qui fait de ce réalisateur arrivé sur le tard (c'est un ancien avocat) l'un des plus controversés du cinéma actuel. Et tant mieux, car ainsi il ne peut passer inaperçu. Reygadas, chef de file (avec son collaborateur régulier Amat

Escalante) de l'autre nouveau cinéma mexicain (par opposition aux Iñárritu, Cuarón, del Toro, etc.), n'est pas un provocateur mais l'un de ces oiseaux rares parti en mission, celle de trouver (comprendre, interroger) la (juste) place de l'homme dans le monde. Il est l'un des très grands cinéastes naturalistes du moment, qui propose ni plus ni moins que de grandes gestes métaphysiques, traversées par un souffle lyrique et bien souvent dévastateur. Si la narration de ses films ne tient qu'à un fil (une histoire minimale), c'est que Reygadas est ultimement à la recherche d'un équilibre instable, tant dans le plan – l'utilisation du Cinémascope favorise sans doute ce type de composition – qu'entre les séquences, sa position esthétique devenant ainsi la métaphore d'une humanité en crise existentielle. Il ancre ce questionnement dans une réalité contemporaine, dans un quotidien qu'il décrit à coups d'évocations de rituels, chrétiens ou païens, comme autant de vaines bouées de sauvetage. L'homme, chez Reygadas, n'est pas dominé par le divin ni



son absence; il le contient en ce sens qu'il est traversé par la lutte constante de forces antagonistes. Voilà un cinéma terriblement ambitieux, terriblement fort, terriblement complexe. – Philippe Gajan

« Il est l'un des très grands cinéastes naturalistes du moment, qui propose ni plus ni moins que de grandes gestes métaphysiques... »

Ben Rivers



En compagnie de Ben Russell, avec qui d'ailleurs Ben Rivers a réalisé récemment son deuxième long métrage *A Spell to Ward off the Darkness*, il est la star du moment dans le milieu du cinéma expérimental. Anthropologue visuel, documentariste des mondes possibles et impossibles, ce cinéaste est un virtuose du 16 mm dont

il « joue », comme un musicien de génie jouerait d'un Stradivarius, au gré des lieux qu'il arpente armé de sa Bolex mécanique. Que ce soit une usine décrépite de Londres sur le point de fermer (*Sack Barrow*, 2011), les îles Vanuatu (*The Creation As We Saw It*, 2012), de sombres forêts des Highlands écossaises (*Two Years at Sea*, 2012) ou encore un monde post-apocalyptique (*Slow Action*, 2010), les lieux du cinéma de Ben Rivers fascinent. Mondes perdus, disparus ou oubliés, mondes à l'origine des mondes, ils ressemblent à des sas qui ouvriraient à des réalités supérieures. Les personnages qu'il filme ne sont pas en reste. Ils sont en marge, hantent les périphéries, immergés dans des brumes que la matérialité de la pellicule 16 mm révèle à merveille. Les films de Ben Rivers sont beaux, vaporeux, étranges. Ils sont une invitation au voyage, dans l'espace et dans le temps, à la frontière de la conscience et des surgissements de l'imaginaire. Fictions du réel ou documentaires à la subjectivité exacerbée, chacun

de ces essais hybrides fait aujourd'hui de Ben Rivers un des cinéastes majeurs si ce n'est le chef de file du documentaire expérimental, courant contemporain extrêmement important, tant au cinéma que dans les centres d'art, qui s'attache à modifier et à élargir notre perception. Chez Ben Rivers, le réel devient le plus puissant des leviers de l'imagination et notre expérience s'en trouve dès lors magnifiée. Sa fascination pour les ermites participe d'une même démarche, la relation qu'il établit avec ces hommes solitaires, passeurs à leur tour de quelques vérités sur l'humanité, alimente cette quête de merveilles que les puissances du cinéma seraient seules en mesure de capter et de transmettre. Ben Rivers n'est ni mystique ni croyant, il est à l'écoute du monde, matériel et spirituel. – Philippe Gajan

« Mondes perdus, disparus ou oubliés, mondes à l'origine des mondes, les lieux du cinéma de Ben Rivers ressemblent à des sas qui ouvriraient à des réalités supérieures. »